

Il est parti avec l'été, mais que veut dire partir ?  
Elle avait été à lui tout de suite, et la fin n'est pas prouvée.

L'amour entre Martin et Lotte commençait à peine. Elle avait tout fait pour que l'amour commence enfin. Elle s'y était acharnée pendant des mois, avait lutté, s'était humiliée, était passée aux aveux sans réponse. Et puis quand même, malgré tout, à la fin il avait cédé. Bien après que les feuilles se furent épanouies au soleil, bien après les marguerites effeuillées sous le tilleul, bien plus tard. Tout à la fin, il avait consenti à l'aimer. Quand il savait déjà qu'il partait. Peut-être.

Combien d'années maintenant pour l'oublier ? Demain il ne serait plus qu'une ombre, et son visage à elle lui serait rendu. Forcément elle oublierait. Une fin brutale, une sorte de mort, console parfois ceux que l'existence, même une existence de

bonheur, ne satisfait pas en vérité. Ça lui était tombé dessus. Il était si jeune. C'est donc elle qui s'était égarée.

L'été durait encore. La famille était en vacances, et elle, ne pouvant se décider, était restée à Paris. Afin de le voir une dernière fois. Un samedi soir, le jour le plus chaud, en juillet.

Elle était ensuite revenue à la maison, défaite, trempée jusqu'à l'os, la nuit tombait déjà. Elle s'était arrêtée dans la cour vide. Ses pieds nus lisaient sur les pavés lissés par l'eau de la pluie. Elle avait levé les yeux vers une fenêtre noire : il avait donc été là, au centre d'une façade désormais éteinte. Au cœur même. Elle souriait, intérieurement livide. Ni vraiment triste, ni désespérée. Elle comprenait que la page était tournée. Il serait loin, comme mort. Loin de ses yeux, à jamais.

La nuit redeviendrait silencieuse, d'une paix déserte. Elle était usée, cela se voyait.

On ne se fait pas faucher par le désir pour ajouter une guirlande, une fleur, à l'arbre de la vie. On s'exhibe : ceci est mon corps. Pour que le désir nous plume, nous élime, nous torde. A la fin, ils étaient à bout tous les deux. Alors il a pris la route vers l'Orient, où il restera le temps de devenir un homme.

Voici le jour où c'est arrivé.

Lotte est une femme heureuse, assez tard déjà dans la vie. Puis est venu quelqu'un qu'elle n'aurait pas dû aimer.

C'est l'anniversaire de Boris, son mari, un homme au charme intemporel, également tendre avec tous. En affaires, on le dit d'une grande habileté. Il est de quinze ans son aîné, mais ses traits sont si lisses que l'existence ne semble pas avoir eu prise sur lui.

Les lustres sont allumés. L'automne a tendu ses voiles devant un ciel sans nuages. C'est doux et tranquille, comme dans ces moments où l'on se permet de mourir un peu parce que le bonheur fait mal.

Il y a des amis. Et Elisabeth qui vit dans la même maison depuis leur mariage. Lotte avait souhaité qu'elle fasse partie de la famille. Les invités sont venus nombreux.

La maison est ancienne, un monument historique au centre de Paris. Les bougies se reflètent dans les glaces, la fête peut commencer. Au rez-de-chaussée, le buffet est dressé sur une longue table ovale couverte de dentelles. Au premier étage, le salon avec de lourds canapés. Leurs deux filles de vingt et dix-neuf ans ont invité leurs amis, des garçons de leur âge. Ils sont arrivés à trois, avec un certain éclat, un bouquet de fleurs à la main. L'un reste à l'écart, les deux autres ont traversé la pièce dans sa direction. Le bouquet, le voilà dans les bras de la mère. Elle le reçoit, relève la tête, les yeux grands ouverts. Elle s'est écartée des autres pour leur sourire.

Elle est habillée en rose pâle, d'une robe qui permet de grands mouvements et qui tombe jusqu'aux chevilles, un chrysanthème noir est attaché à la hauteur des seins. Ses cheveux blonds sont retenus par un ruban. Elle ne se maquille que rarement, mais ce soir-là sa peau semble translucide. S'il n'y avait ce pli autour de la bouche et ces yeux d'un bleu sombre, elle serait toute lumière. Pour ces garçons maintenant devant elle, c'est une femme déjà mûre qui embrasse ses invités avec une audace distraite. « Merci, le bouquet est ravissant. »

Elle a convié tout ce monde pour faire la surprise à son mari, un homme qui apprécie les fêtes généreuses. Tout est à profusion, nourriture et boissons. A travers la lueur des chandelles, il voit les tradi-

tions préservées. La maison a toujours appartenu à sa famille.

Lotte et Boris se tiennent par la main. Un beau couple. L'amour les a rendus meilleurs. On le devine sur leur visage, leurs mains jointes. « Ma seule passion qui n'est pas restée passion », dit parfois Lotte, encore étonnée.

Anja, leur petite fille de huit ans, s'est faite belle, elle a tressé une natte de ses cheveux. Pour son père, elle a fabriqué un chien en terre cuite. Le chien a des yeux verts et des oreilles marron. Elle est gênée quand il montre le chien aux invités. Elle se cache sous les coussins du canapé.

On boit du champagne. La maîtresse de maison est occupée à servir, passant d'un groupe à l'autre et prononçant les mêmes mots. A un moment, son regard s'arrête sur les trois garçons qui, une bouteille à la main, se sont chargés du service comme s'ils étaient des familiers. Puis elle se dirige vers la bibliothèque du fond, abandonne. Quand le verre dans sa main est vide, l'un des garçons se trouve à côté d'elle et propose de le remplir. C'est simple et inattendu, un mouvement qui ne dépend pas de soi. Elle se sent soudain délicieusement faible, se penche, tend sa coupe. Elle lève les yeux, rencontre le regard du garçon surgi du néant et qui lui offre son sourire, tout ce qu'il a.

Le lobe de l'oreille est orné d'un anneau, une

cordelette de cuir pend autour du cou, on devine les pointes des seins en suivant l'implantation des poils sur la poitrine; les hanches sont serrées dans un jean délavé. Le regard vient de haut, puisqu'il est grand, se dirige vers l'abîme. D'un geste très lent, il tient la bouteille au-dessus du verre, la garde suspendue, verse le champagne avec une attention extrême. Il se concentre, voudrait être adroit. Puis elle voit sa main se mettre à trembler, un désarroi le gagner, il oublie ce qu'il fait, et l'épanchement se produit.

Le liquide se répand sur la main de la maîtresse de maison, coule entre les bagues, sur la manche vieux rose de la tunique. Elle regarde sa main, puis le regarde. Il a pâli. Elle dit : « Vous tremblez. » Ne le regarde plus, tremble elle-même. Remarque sa main inondée.

Un rire nerveux gagne maintenant le garçon, de peur et d'excitation, jusqu'à ce que la bouche plombée, austère, s'ouvre, et un soupir d'étonnement et d'excuse, un admirable soupir, s'échappe : « Ah, c'est à cause de vous. »

Silence. C'est tout. Il se détourne. Le verre est rempli jusqu'au bord, les gouttes perlent sur la peau. Elle ne cherche pas à réparer l'incident. Après un moment, l'ayant suivi du regard, elle approche ses lèvres du verre pour boire une gorgée. Quand elle relève la tête, elle a un léger froncement de sourcils, comme pour accuser quelqu'un d'une gau-

cherie. Le garçon a disparu. Elle reste là, le regard distrait.

Dès cet instant, elle est à lui. Cela se voit. Ce qu'elle désire à l'intérieur d'elle-même est dans l'autre. Dès cet instant, sa nuit devient un feu d'artifice.

A-t-elle appris une mauvaise nouvelle? lui demande-t-on. Elle ne comprend pas la question, le cherche encore des yeux, le voit apparaître, les cheveux longs attachés dans la nuque, les gestes mesurés d'un animal aux aguets, se déhanchant à chaque pas.

Lotte se glisse encore une fois dans la conversation, mais c'est la dernière. Elle cherche à atteindre le divan sur lequel elle se laisse tomber. De là, libre de tout engagement, elle regarde la fête se dérouler. Elle ne distingue plus les gens. C'est une foule gaie et nonchalante. Parmi les taches de couleurs, elle discerne de temps en temps une silhouette grise, avec un visage d'enfant trop tôt compromis.

Les couleurs à nouveau se mélangent, on vient s'asseoir à côté d'elle, on lui parle, elle répond, sans penser à ce qu'elle dit. Elle s'est enfoncée dans le canapé, les mains abandonnées. Une douleur ancienne a tiré ses traits. Elle n'y croit pas encore tout à fait, semble s'interroger.

Élisabeth est à l'autre bout de la pièce, près de la fenêtre. Elle n'a pas quitté son amie des yeux. Elle a vu tout de suite que Lotte était d'accord, qu'elle

obéirait. Une fin était trouvée, et elle y coulerait comme dans une rivière. Élisabeth a vu cela et elle a eu peur.

Lotte est seule maintenant sur le canapé, retranchée de l'agitation de la fête, elle n'a pas bougé. Son regard passe de l'un à l'autre, sans se fixer. Qu'elle implore une aide, c'est possible. A ce moment, le garçon s'est approché d'elle à nouveau. L'heure est avancée, il est bientôt minuit. Il s'approche d'elle comme quelqu'un de déjà averti, avec ce même sourire, à la fois gêné et provocant. Lui debout devant elle, à distance de tous. Puis elle lui sourit également et un instant ferme les yeux. « Ce sont des vagabonds, avait dit sa fille Elsa. Ils errent dans la vie. » Elle garde les yeux fermés, comme si elle voulait voir ce jeune homme pénétrer dans sa maison qui manque de fils.

Martin vient lui dire qu'il part, là, tout de suite, avec Hippolyte et Denis. Qu'il est temps pour eux de laisser les parents entre eux. Il marque cette différence entre son monde à elle et un autre univers, qu'il va retrouver.

Ils ont pris tous trois congé avec politesse. Ils descendent bruyamment l'escalier en colimaçon, passent par la cuisine, comme des habitués. On entend leurs pas dans la cour. Lotte se redresse et, d'un coup brusque, se lève. Ce départ l'arrache à sa terre. Elle bouscule tout le monde, trébuche, se

cogne dans l'embrasure de la porte, se précipite comme si soudain elle étouffait. La fête pour elle s'est déplacée, son désir est dehors.

Elle dévale les escaliers. L'être qui s'abandonne se réalise plus complètement : elle a toujours parlé en ces termes-là. Elle appelle les trois garçons. Ils reviennent sur leurs pas. Elle se trouve devant un rempart, semble oublier ce qui pourrait justifier son mouvement. Ils la voient entrouvrir les lèvres sans rien prononcer. La maladresse due à la crise qui l'a saisie et leur adolescence ne font qu'un à ce moment-là. Elle cherche une phrase, elle réfléchit. A ses gestes, on devine la proposition : qu'ils viennent habiter ici, chez elle, dans cette maison, l'appartement de la cour, en face du salon, c'est celui que sa fille vient de quitter pour s'installer sous les toits au quatrième étage, loin des regards des parents. Elle parle rapidement, en désignant le lieu avec ses mains.

Vieillir, c'est appeler aussi.

Elle semble insister : « Venez vivre ici. »

A quelle proximité pense-t-elle ? Une place est à prendre, une place sur mesure et à la démesure de sa nuit.

Les garçons se regardent en silence comme s'ils trouvaient la proposition à la fois étrange et alléchante. Martin se passe la main sur le front, elle cherche un signe d'acquiescement. C'est son ami Hippolyte qui remercie. L'offre est la bienvenue.

« On cherchait justement, Martin et moi. Denis, lui, est casé. » Quand ? Tout de suite ? C'est formidable. Lotte scrute le visage de Martin. Il a gardé l'expression qui l'a tant troublée.

« Si c'est ça..., si vous voulez... » Les mots sont à peine audibles.

Un instant, elle a vu sur le visage du jeune homme un éclair déjà fier du désir suscité, et cette image est restée ineffaçable.

« Alors, c'est parfait », enchaîne-t-elle rapidement.

Puis elle se retourne, les laisse là, remonte l'escalier lentement en retenant sa robe à deux mains.

Elle est à côté de son amie Élisabeth. La chaleur de la fête s'est répandue sur ses joues, tout le monde voit qu'elle est émue. A-t-on remarqué son absence ? Elle cherche des yeux d'abord Boris, puis sa fille Elsa. Elle se penche sur l'épaule de son mari, lui chuchote quelques mots à l'oreille. Elle l'informe de l'arrivée des deux garçons, c'est probable. Puis elle s'appuie sur la cheminée. Les bougies dans les chandeliers ont baissé. Les plats sont à moitié vides, quelqu'un se met au piano et joue *Rêverie* de Schubert. Elle demande à Elsa de chanter. Elle aimerait entendre les chants de son enfance, des lieder. C'est une caverne habitée de sang et de mélancolie. Là, appuyée sur la cheminée, elle guette ce qu'elle a perdu. Mais quoi ? Un danger, une malédiction, l'amour.

C'est sûr. Cela va commencer. Elle va s'attaquer à ce qui la dérange : la vie ordinaire.

La fête se termine. Elle raccompagne les uns et les autres. Reste la famille. La petite Anja s'est endormie sur les coussins. Quelqu'un a mis une couverture sur ses jambes. Les deux grandes se sont assises à côté de leur père, et cela forme un tout. Ensemble, ils évoquent les différents moments de la soirée comme ils le font souvent, parlent des garçons.

« Ce sont des fous, dit l'une des filles, ils courent dans la nuit sans savoir où ils vont. Ne dorment pas. »

Élisabeth est montée dans son appartement au quatrième étage, sous les combles. Côté cour. Elle n'a pas allumé tout de suite. Tout était calme, les voisins étaient couchés, on pouvait écouter le silence de la nuit. Elle songeait à ce qui s'était passé. Et puis elle a jeté un dernier regard par la fenêtre. Le salon était toujours illuminé. Ils avaient formé un cercle, s'étaient approchés encore comme pour se protéger. Lotte avait la tête renversée en arrière, sur le bord du fauteuil, elle était ailleurs. Cette absence, qu'on lui connaissait autrefois, s'était à nouveau posée sur elle. Puis Élisabeth a vu Boris se lever, s'approcher de sa femme, l'embrasser sur le front avec une tendresse infinie.

La lumière s'est éteinte sur cette image.

La vie veut sans doute qu'au moment précis où nous nous réjouissons d'avoir atteint une rive paisible, nous soyons rejetés soudain dans la tourmente. Une passion éclate, en s'attaquant aux formes données à notre existence.

Élisabeth n'a pas pu dormir. Cette nuit-là, les volets claquaient. Une tempête se préparait. Elle était étendue sur le lit, ses pensées se bouscuaient. Elle a tenté d'imaginer ce qui allait se passer, et puis à un moment, fatiguée, sa tête s'est tue, et elle y a renoncé, sachant que personne n'y pouvait rien.

Pour le reste, c'est comme si le corps seul décidait.